

NOTE D'INTENTION SEIÐR

Ce projet est né d'un besoin viscéral : celui de raconter l'histoire de deux femmes qui se battent de toutes leurs forces. Ione et Noa. Elles sont brutes, entières, elles doutent parfois, mais jamais elles ne renoncent. Leur beauté réside là, dans cette lutte, dans leur capacité à avancer malgré la peur, malgré les blessures. Ce que je veux mettre en scène, c'est la puissance d'être vivant.e, avec tout ce que cela implique de vulnérabilité et de rage.

Mais cette histoire n'est pas seulement la leur. C'est aussi celle d'une forêt, d'un monde ancien, presque oublié, qui continue de battre quelque part loin du béton. La forêt de ce film est une entité, une mémoire, une mère. Elle abrite, elle protège, elle pleure les jeunes filles qu'on lui arrache. Elle est nid. Elle est refuge. Elle est temple. Et c'est dans son sein que l'humanité se réinvente. Face à elle : la menace, humaine, banale et monstrueuse. Des hommes chassent, rabattent, détruisent. Ce n'est pas un conte, c'est une chasse. Et elle est bien réelle. Je veux filmer la tension, la cruauté, la peur, faire entendre les branches qui craquent, les petits animaux qui fuient, les cœurs qui cognent sous les côtes, mais aussi le silence de la forêt qui observe, qui encaisse, et qui parfois riposte. La violence est là, mais elle ne triomphe pas. Elle révèle. Elle transforme.

Tout le film est traversé par cette idée de métamorphose, comme une chenille qui devient papillon, comme une âme qui, pour aimer vraiment, doit d'abord apprendre à survivre, à se révéler. Ione et Noa sont attirées l'une par l'autre dès le début, mais c'est à travers la peur, le danger, et la magie qu'elles se trouvent véritablement, qu'elles choisissent de s'aimer. C'est une histoire d'alliance, d'apprentissage et de *feminine rage* — une rage rare, puissante, non destructrice, mais lumineuse. Une rage d'exister.

La magie est là, oui. Mais elle ne brille pas. Elle ne s'explique pas, elle se ressent. Elle est dans les rituels, dans les gestes, dans la terre, les sons, les frissons. Elle est dans les runes qu'on trace, dans le souffle du vent, dans les cris retenus. C'est une magie du corps et de l'âme, une magie héritée, une mémoire enfouie qui ressurgit quand le monde menace de tout avaler.

Visuellement, je veux une caméra vivante, organique, des plans serrés sur les mains, les souffles, les peaux tachées de boue, une forêt immense, mais jamais carte postale. Elle est trop proche, trop dense, trop vibrante pour qu'on puisse la saisir en un seul plan. On s'y perd. Comme les personnages. On vit à leur échelle. On halète avec elles. Et parfois, on lève les yeux et on voit — le grandiose, le sublime, le sacré.

Le son est un autre personnage, dont le silence, même quand il n'existe pas vraiment. Les sons tels que Noa les perçoit, puis tels que Ione les ressent. Et aussi ceux de la forêt elle-même, ses frissons, ses pleurs, sa colère. Le cinéma permet cela. Il offre ce mélange si rare : lumière, chair, respiration, vibration. Il permet d'atteindre un état de perception qu'aucun mot seul ne saurait transmettre. C'est pour ça que ce film doit exister.

Ce n'est pas un manifeste, ce n'est pas une leçon. C'est une plongée. Une immersion. Un cri retenu trop longtemps. Une main tendue vers l'autre, dans la boue, dans le noir. Un chant ancien, qu'on croyait oublié, et qui revient nous chercher.